

Elle stationnait de l'autre côté de la chaussée qu'il traversa rapidement pour aller la rejoindre.

Le domestique était sur son siège, enveloppé dans un vieux carrick ayant appartenu jadis à un domestique de bonne maison, mais dont les intempéries d'un grand nombre d'hivers avaient effiloché le drap et mangé la couleur.

Au moment où le comte Yvan allait mettre la main sur la poignée de la portière, un homme qui passait à côté de lui, portant une croix de bois noir, tressaillit, poussa une exclamation de surprise, s'arrêta et dit :

—Pardon, monsieur... un mot s'il vous plaît...

Le Russe se retourna très surpris, regarda curieusement son interlocuteur et répliqua, avec l'accent étranger que nous avons signalé déjà :

—Que désirez-vous, monsieur ?

L'accent du comte fit tressaillir de nouveau l'homme à la croix de bois noir.

Il répondit :

—Un simple renseignement... C'est bien vous, monsieur qui êtes venu avant-hier à mon magasin, rue de la Roquette, m'acheter une couronne d'immortelles ?

—Il est possible que ce soit moi, monsieur, car avant-hier, en effet, j'ai acheté une couronne... mais j'ignore si c'était dans votre magasin...

—C'était bien chez moi... reprit le marchand en jetant un coup d'œil autour de lui, et vous alliez porter cette couronne au tombeau de la famille Kourawieff.

—Peut-être bien... dit sèchement le comte... Mais pourquoi ces questions ?

—Parce qu'après votre départ je me suis aperçu que vous m'aviez payé avec une pièce anglaise de vingt-cinq francs, croyant ne me donner qu'un simple napoléon, sur lequel je vous ai rendu... C'est donc cinq francs que je vous dois, et comme je suis un honnête homme je tiens à vous les rendre.

—C'est inutile... je vous en fais cadeau, en admettant, ce dont je doute beaucoup, que je vous aie payé avec une pièce anglaise.

—Mais, monsieur...

—Si vous n'en voulez pas, donnez-les aux pauvres... interrompit le comte avec impatience, puis il sauta dans la voiture et referma la portière en criant au cocher :

—Où vous m'avez pris, et marchez bon train...

Le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot.

—Ah ! s'écria le marchand d'objets de deuil, après avoir gravé dans sa mémoire le numéro du fiacre. Ah ? tu n'iras pas assez vite pour que je ne puisse te suivre, gredin ! !..

Et courant vers la station où plusieurs voitures attendaient que quelque client se présentât, il dit à l'un des cochers de fiacre :

—Vingt francs pour vous, mon garçon, si vous ne perdez pas de vue la voiture qui file là-bas...

—Montez vite, bourgeois, et tenez vos vingt francs prêts, car je les gagnerai... Hue ! carcan ! !

Vigouressement fouetté, le bidet du second fiacre s'élança sur les traces du véhicule qui, emportant le comte Yvan, descendait bon train la rue de la Roquette.

Le marchand de couronnes, le buste presque entier hors de la portière, suivait des yeux la voiture où se trouvait, —il en avait la conviction la plus absolue, — l'auteur du double crime du Père-Lachaise et de la rue Ernestine.

—Le doute est impossible ! se disait-il. C'est parfaitement le coquin ! Je l'ai reconnu tout de suite à ses favoris blonds, à son lorgnon, à son accent... D'ailleurs il n'a nié ni l'achat de la couronne d'immortelles, ni le fait de l'avoir portée au tombeau Kourawieff... Quelle chance que je me sois trouvé là !... Il ne se doute de rien... On ne fera pas d'esclandre... Je le filerai jusque chez lui et, quand je saurai où il demeure, tout m'ouvrira sur des roulettes... Je vais rendre un fameux service à la justice de mon pays !... Les journaux parleront de moi et donneront mon adresse... Une fière réclame pour le magasin !

Tout en se disant ce qui précède, l'honorable indus-

triel de la rue de la Roquette commençait à éprouver quelque inquiétude.

Mieux attelé ou mieux conduit, le coupé qu'il poursuivait gagnait du terrain, on ne pouvait se faire à cet égard aucune illusion.

Il parcourut le boulevard Voltaire et s'engagea sur les grands boulevards, toujours à la même allure.

Cependant le marchand de couronnes ne le perdait pas de vue, malgré la distance croissante qui séparait les deux véhicules, et bientôt un incident imprévu vint dissiper l'inquiétude qui s'était emparée de son esprit.

Un régiment de ligne, rentrant à la caserne du Château-d'Eau après la promenade militaire, barra brusquement le passage.

La voiture du comte Yvan s'arrêta et le fiacre fileur se rapprocha de lui.

—Cette fois-ci, nous le tenons pour de bon... dit le cocher en se penchant vers son client.

—Surtout, ne le lâchez pas...

—Point de danger... On le rattrapera toujours... c'est le numéro 2750...

Le régiment était passé.

La voiture du comte Yvan se remit en marche, mais moins vite car les boulevards étaient encombrés, et le second fiacre put facilement le suivre à une distance de vingt ou vingt-cinq pas...

XL

À la hauteur de la rue Rougemont le jeune Russe abaissa l'une des vitres de devant de la voiture, se pencha vers le cocher qu'il tira par l'un des nombreux collets de son carrick pour commander son attention et lui cria :

—Vous m'arrêterez chez Bréban.

Le cocher fit signe qu'il avait entendu et compris.

Le comte Yvan, malgré les préoccupations qui l'obsédaient et dont nos lecteurs ne tarderont pas à connaître les motifs, n'oubliait point qu'il devait donner à souper le soir même à ses nouveaux amis, et qu'il fallait par conséquent commander un repas de vingt couverts.

La voiture fit halte au lieu destiné. Le jeune homme descendit et franchit le seuil du restaurant.

À vingt pas en arrière, le marchand de couronnes avait tout vu.

—Arrêtez-vous là... dit-il à son cocher. L'homme à qui je donne la chasse est entré chez Bréban... Nous attendrons...

—Suffit, bourgeois... Croyez-vous que j'aurai le temps de mettre la musette à Cocotte... histoire qu'elle casse un grain d'avoine ?...

—Je n'en sais rien... Votre cheval mangera plus tard... nous devons être prêts à repartir...

Cinq minutes s'écoulèrent, puis un quart d'heure.

—Ce gredin n'a pas renvoyé sa voiture, donc il va revenir... pensant l'industriel de la rue de la Roquette. Il déjeune sans doute... il s'empifre d'huîtres et de foies gras... il s'abreuve de vins fins... Régal-toi ce matin, scélérat ! tu dîneras ce soir à meilleur marché, aux frais du gouvernement !

Comme il avait ce monologue de mauvais augure pour le Russe, celui-ci, ayant réglé de la façon la plus large et la mieux comprise l'importante question du menu, reparut et remonta dans la voiture qui se remit à suivre la ligne des boulevards.

Arrivée au Grand-Hôtel, but de sa course, elle s'arrêta.

Celle du marchand d'objets de deuil en fit autant. Le comte mit pied à terre, paya son cocher et disparut sous la voûte monumentale conduisant à la vaste cour.

Immédiatement derrière lui venait son fileur.

Un employé de l'hôtel salua le Russe au passage.

—Vous connaissez ce monsieur ? demanda le fileur à l'employé, qui répondit sèchement.

—Vous voyez bien que je le connais, puisque je le saie...

—Est-ce qu'il demeure au Grand-Hôtel ?

—Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Pourquoi m'adresser-vous cette question ?

Au lieu de répondre, le marchand mit une pièce de cent sous dans la main de l'employé.

—Très bien... dit celui-ci, je comprends... Ce monsieur habite, en effet, le Grand-Hôtel...

—C'est un étranger ?

—Oui, un Russe.

—Et il se nomme ?

—Le comte Yvan Smoiloff.

—Merci, monsieur...

Le marchand de couronnes savait ce qu'il voulait savoir.

Il rebroussa chemin en se disant à lui-même :

—Le comte Yvan Smoiloff... un comte de contrebande, pour sûr !... quelque galérien évadé, comme le faux comte Pontis de Sainte-Hélène...

Puis remontant dans son fiacre, il ajouta tout haut, en s'adressant au cocher :

—Mon brave, vous avez gagné vos vingt francs... Maintenant nous marchons à l'heure... A la Préfecture de police, et du train !...

Le cocher fouetta son cheval.

—A la Préfecture... murmura-t-il. Tiens ! tiens ! Paraît que nous filons un criminel de la haute... et le paroissien que je conduis doit être un mouchard... Eh bien ! parole, je m'en doutais...

* * *

Si la foule était compacte au cimetière du Père-Lachaise, elle ne l'était pas moins aux alentours de la Morgue.

Les curieux y faisaient queue absolument comme à la porte d'un théâtre qui tient un grand succès.

Ils entraient six par six, à intervalles réguliers, sous la surveillance des sergents de ville qui veillaient à l'exécution rigoureuse de la consigne.

Les deux cadavres étaient étendus sur les tables de marbre les plus rapprochées du vitrage qui sépare le public de la salle d'exposition.

À l'intérieur, des agents activaient et régularisaient la circulation.

Les visiteurs ne pouvaient s'arrêter que quelques secondes pour examiner.

Dans le groupe de six personnes qui venaient de franchir le seuil de la Morgue au moment où nous le franchissons nous-mêmes, se trouvaient deux hommes d'une cinquantaine d'années, vêtus avec une extrême négligence, presque dépenaillés, de mine plus que médiocre, marquant mal enfi, pour emprunter une expression au langage populaire.

—Regarde, voilà la femme... disait l'un de ces hommes à son camarade en désignant la femme assasinée, deux coups de surin, l'un dans la gargamelle, l'autre en plein cœur... Mazette, le surineur n'y allait pas de main morte... Il sait son affaire...

—C'est un rig... répliqua d'une voix enrouée le second visiteur.

Les voisins des deux sinistres personnages que nous venons d'entendre échanger en argot leurs impressions, et qui ressemblaient infiniment plus à des bandits qu'à des honnêtes gens, éprouverent une sensation de vague effroi.

—Circulez ! ! circulez ! crièrent les sergents de ville.

La file se remit en marche, fit quelques pas, puis s'arrêta de nouveau.

—Et, v'là l'homme... continua le premier des personnages éminemment suspects. Reluque moi ce particulier... Rien qu'un coup de surin... Ça l'a estourbi raide, je parie, je parie !... C'était bien travaillé... Mais qu'est-ce qu'il a donc sur le bras !... ajouta-t-il en baissant la voix, et en se penchant vers l'oreille de son compagnon...

—Miséle tu quente ! répondit celui-ci du même ton. Je te reconnais...

—Toi ! !

—Oui.

—C'était donc un camaros ?

(A suivre)